

Il nous faut remercier Joan Scott pour [son retentissant article](#), paru dans Libération le 9 juin. L'écho qu'il a rencontré et la fureur qu'il a déclenchée chez ceux et celles qu'il visait suffirent à montrer que la célèbre historienne américaine a soulevé un problème aussi sensible qu'important. Car elle ne se contente pas de rappeler à nos mémoires quelques discours isolés, dont le caractère incongru provoque le fou rire ou, plutôt, dans le contexte actuel, le dégoût. Elle nous invite à reconstituer la cohérence d'une entreprise idéologique qui a marqué de son empreinte toute une séquence de la vie intellectuelle française et qu'on peut sans exagération décrire comme une révolution conservatrice, un spectaculaire déplacement vers la droite de la pensée politique au cours des années 1980 et 1990.

Croyant répliquer à sa démonstration, le quatuor qui a signé la «réponse» ([«la Parole est à la défense»](#), Libération, 17 juin) est tombé dans le piège qu'elle tendait puisqu'ils sont venus confirmer avec ardeur et candeur ce qu'elle mettait implicitement en évidence : ces piliers des revues Commentaire, Esprit, le Débat ou de l'ex-fondation Saint-Simon y mêlent leurs noms, affichant ainsi des solidarités et des complicités qui, certes, traversent leurs écrits, mais qu'on n'aperçoit clairement que lorsqu'on se donne la peine de les lire (tâche ingrate s'il en est). Ce qui apparaît ici au grand jour, c'est que des gens qui se présentaient comme étant toujours de gauche ont fabriqué avec des gens qui se présentaient comme étant depuis toujours de droite un discours foncièrement réactionnaire, dont l'objectif aura été d'éradiquer tout ce qui ressortissait de l'héritage de la critique sociale et culturelle des années 1960 et 1970.

L'une des cibles, parmi d'autres, de ces auteur(e)s était le mouvement féministe. Sous couvert de défendre une «singularité française» contre le «féminisme américain», c'est le féminisme en général, et notamment le féminisme français, qui constituait l'objet de leur vindicte. La preuve en est que les livres de Claude Habib sont presque intégralement consacrés à dénoncer les méfaits des féministes françaises des années 1970 et, avant elles, de Simone de Beauvoir, qui auraient ruiné les jeux enchantés de la séduction entre les sexes. Dans Galanterie française, ouvrage dédié «à Mona Ozouf, la semeuse» (celle-ci s'empressa d'ailleurs de semer un compte rendu laudateur dans le Nouvel observateur), elle enchaîne les énoncés qui ressassent ad nauseam cette même idée : «La crise des valeurs de la féminité est allée en s'accroissant depuis la parution du Deuxième sexe. S'affirmer, c'est s'opposer : les voies de la liberté sont les mêmes pour tous. A partir de là, les femmes non belliqueuses ont l'air de menteuses ou de cruches.» Ou encore : «Quand tant de femmes cessent d'être douces, bien des hommes se détournent et cela se conçoit : qui voudrait couvrir des oursins ?» Le précédent livre d'Habib vaut également le détour : elle y prescrivait à «la femme» d'accepter d'être «don de soi», car la soumission féminine à l'homme dans le cadre du mariage et du «consentement amoureux» vaut mieux que la guerre des sexes déclarée par les féministes. Elle s'en prenait au mouvement homosexuel, qui s'acharne à perturber cette belle entente, au sein de laquelle, comme pour la danse à deux, l'homme dirige et la femme suit. Elle y revient dans Galanterie française : «Je savais que l'amour entre homme et femme pouvait former des trésors de délicatesse et d'esprit. Les lesbiennes me faisaient l'effet d'éléphants aveugles. Elles étaient dans le magasin. Elles ne voyaient pas la porcelaine.»

Rendant compte dans un style exalté des écrits d'Habib, dans la revue Esprit, Irène Théry interrompt un moment ses péroraisons sur les mystères insondables de la différence et de la complémentarité entre les sexes pour anticiper l'objection qu'on risquerait de lui adresser : «Les bien-pensants d'aujourd'hui auront tôt fait de soupçonner, dans ce plaidoyer pour l'amour hétérosexuel, la trinité du mal absolu : naturalisme, conservatisme et homophobie.» Qu'on n'imagine pourtant pas que ce magnifique aveu soit le signe d'un début de lucidité. Non ! Théry n'entend pas se soumettre à ce «prêt-à-penser» et elle admire la «force subversive» de celle qui, bravant l'air du temps, n'hésite pas à pourfendre à la fois «les impasses du féminisme», «l'émancipation individualiste» et «le ressentiment antihétérosexuel». On le voit : ce qui a été rebaptisé par ces auteurs «féminisme à la française» n'est qu'un mélange fort classique, et transnational, de poncifs antiféministes et d'homophobie militante.

Il ne s'agit donc pas simplement d'une mythologie nationaliste, à usages multiples, qu'on voudrait nous présenter comme le fruit d'une réflexion historique ou sociologique. Il s'agit

aussi de l'invention d'une tradition qui a pour fonction d'annuler la déstabilisation produite par les mouvements politiques et culturels et de permettre de prôner un retour à une «harmonie» qui n'a jamais existé, de défendre un ordre qui repose sur l'inégalité, la hiérarchie et la domination (des hommes sur les femmes, de l'hétérosexualité sur l'homosexualité...).

On ne s'étonnera donc pas que ces auteurs conjuguent leurs efforts pour attaquer la sociologie critique et l'œuvre de Pierre Bourdieu. Ce dernier a commis l'irrémissible péché de vouloir étudier la «domination masculine» mais aussi de souligner le rôle que le mouvement gay et lesbien peut jouer dans la mise en question des catégories figées de l'ordre sexuel.

La recension par Ozouf du Consentement amoureux de Claude Habib repose entièrement sur ce schéma : le ravissement que produit un livre qui chante les bonheurs de l'amour hétérosexuel, où chacun et chacune jouira d'occuper sa place naturelle, inégalitaire mais librement acceptée, brandi comme un crucifix devant le diable destructeur qu'est le théoricien de la domination et l'intérêt qu'il manifeste pour la radicalité subversive des mouvements féministes et homosexuels. Bref, une idéologie qui en appelle tantôt à l'ordre «naturel» des choses, tantôt à notre «culture nationale» - ce qui signifie, dans les deux cas, à l'ordre politique ancien - contre une pensée qui regarde les réalités du monde social comme un ensemble de constructions historiques qu'il convient de défaire et de transformer. Une tentative de restauration réactionnaire dressée contre l'activité démocratique et émancipatrice. Une banale pensée de droite, contre la pensée de gauche.

Didier Eribon est l'auteur de : «D'une révolution conservatrice et de ses effets sur la gauche française» (Léo Scheer, 2007).